Première partie

L'abîme existant entre la science et la foi

1

De l'athéisme à la croyance

Mes jeunes années furent anticonventionnelles de bien des façons, mais en tant que fils de libres-penseurs, j'ai reçu une éducation assez conventionnellement moderne dans son positionnement à l'égard de la foi – c'est juste qu'elle n'était pas très importante.

J'ai été élevé dans une ferme boueuse de la vallée de Shenandoah, en Virginie. La ferme n'avait pas d'eau courante et manquait clairement de quelques-uns des autres conforts matériels de la vie moderne. Pourtant, cette privation fut largement compensée par le mélange stimulant d'expériences et d'opportunités que la remarquable façon de penser de mes parents mettait à ma disposition.

Ils s'étaient rencontrés à l'université de Yale en 1931, et avaient quitté leur centre universitaire pour rejoindre la communauté d'Arthurdale, en Virginie, à laquelle ils apportèrent leurs compétences et leur amour de la musique, et où ils travaillèrent avec Eleanor Roosevelt à tenter de redynamiser une communauté minière opprimée, touchant le fond au cœur de la Grande Dépression.

Mais certains des conseillers de l'administration Roosevelt avaient d'autres idées en tête, et les fonds se tarirent rapidement. Le démantèlement final de la communauté d'Arthurdale, sous prétexte qu'elle médisait de la politique de Washington, incita mes parents à éprouver, vis-à-vis du gouvernement, un sentiment de suspicion qui ne les quitta jamais. Ils sont ensuite passés à la vie académique en intégrant l'université d'Elon (Elon College), à Burlington, en Caroline du Nord. Le milieu rural du Sud offrait une culture populaire incroyablement belle et sauvage. Cela incita mon père à rassembler une

collection de chants folkloriques : il se mit à voyager à travers collines et vallées, tentant de convaincre les autochtones réticents de Caroline du Nord de chanter dans son magnétophone Presto (marque d'enregistreurs). Ces enregistrements, complétés par la collecte impressionnante de chansons d'Alan Lomax (éthnomusicologue et folkloriste), représentent une fraction importante de la collection de chansons folkloriques américaines de la bibliothèque du Congrès (Library of Congress).

Lorsque la Seconde Guerre mondiale éclata, mon père fut obligé de mettre ses activités musicales en veilleuse et d'accorder son attention à des faits plus urgents : la défense nationale. Il partit aider à fabriquer des bombardiers pour l'effort de guerre, et se retrouva finalement superviseur d'une usine d'avions à Long Island.

À la fin de la guerre, mes parents conclurent que la vie des affaires, excessivement contraignante et stressante, n'était pas faite pour eux. En avance sur leur temps, ils se comportèrent dans les années 1940 comme d'autres le feront dans les années 1960 : ils déménagèrent dans la vallée de Shenandoah, en Virginie, achetèrent une ferme de trente-huit hectares, et tentèrent de créer un mode de vie agricole simple, dénué de la moindre machinerie agricole. Découvrant quelques mois plus tard que cela ne leur permettrait pas de nourrir leurs deux fils adolescents (auxquels allaient bientôt s'ajouter un autre frère et moi-même), mon père décrocha un poste de professeur de théâtre à l'université locale (réservée aux femmes). Il recruta, en ville, des acteurs masculins, et cet assortiment mêlant étudiants et commerçants locaux se rendit rapidement compte de l'aspect incroyablement amusant de la production de pièces de théâtre. La coupure estivale, considérée par certains comme longue et ennuyeuse, suscita des plaintes qui obligèrent mon père et ma mère à dénicher un théâtre d'été dans une chênaie au-dessus de notre ferme. Le théâtre de la Chênaie (Oak Grove Theater) continue à tourner à plein en proposant ses merveilleuses représentations plus de cinquante ans plus tard.

Je suis né dans cet heureux mélange de beauté pastorale, de labeur agricole, de théâtre d'été et de musique, et m'y suis pleinement épanoui. En tant que petit dernier de quatre garçons, je ne pouvais m'attirer des ennuis qui ne soient déjà familiers à mes parents. J'ai grandi avec le sentiment que je

devais être responsable de ma conduite et de mes choix, et que personne d'autre ne s'en chargerait pour moi.

À l'instar de mes frères aînés, ma mère, enseignante de talent, m'a fait la classe. Ces jeunes années m'ont conféré le cadeau inestimable qu'est celui de la joie d'apprendre. Bien que ma mère n'eût ni horaires fixes ni programme de cours particuliers, elle faisait néanmoins preuve d'une incroyable perception à identifier les sujets pouvant intriguer un jeune esprit, les poursuivant avec une grande intensité et les menant jusqu'à un point final naturel, puis passant à quelque chose de nouveau et de tout aussi passionnant. Apprendre n'était pas une chose que nous faisions par devoir, c'était une chose que nous faisions avec ardeur et plaisir.

La foi n'a pas représenté une partie importante de mon enfance. J'étais vaguement conscient de la notion de Dieu, mais les seules interactions que j'avais avec Lui étaient limitées à quelques moments puérils de négociation relative à une chose que je voulais vraiment qu'Il fît pour moi. Je me souviens, par exemple, d'avoir passé un contrat avec Dieu (à l'âge de neuf ans environ) stipulant que s'Il empêchait le mauvais temps d'annuler une représentation théâtrale du samedi soir et une fête de la musique dont je me réjouissais particulièrement à l'avance, je promettais de ne jamais fumer de cigarettes. Et effectivement, la pluie s'est tenue à distance, et je n'ai jamais pris l'habitude de fumer. Plus tôt, lorsque j'avais cinq ans, mes parents avaient décidé que nous – moi et mon frère aîné le plus proche de moi en âge – deviendrions membres de la chorale constituée de garçons de l'église épiscopale locale. Ils nous avaient alors précisé qu'il s'agirait d'une excellente façon d'apprendre la musique, mais qu'il ne fallait pas que nous prenions la théologie trop au sérieux. J'ai suivi ces instructions à la lettre, apprenant les chefs-d'œuvre harmoniques et en contrepoint, mais laissant les concepts théologiques prêchés depuis la chaire glisser sur moi sans laisser de résidu perceptible.

Lorsque j'eus atteint l'âge de dix ans, nous déménageâmes en ville pour être près de ma grand-mère malade, et j'entrai à l'école publique. À quatorze ans, mes yeux étaient grands ouverts sur les méthodes merveilleusement passionnantes et puissantes de la science. Inspiré par un professeur de chimie ô combien charismatique et pouvant écrire les mêmes

informations sur le tableau noir avec les deux mains en même temps, je découvris pour la première fois l'intense ravissement que l'on peut ressentir face à la nature ordonnée de l'Univers. Le fait que toute la matière fût élaborée à partir d'atomes et de molécules suivant des principes mathématiques représentait, à mes yeux, une révélation inattendue, et la capacité à utiliser les outils de la science dans le but de découvrir de nouvelles choses relatives à la nature m'a immédiatement semblé être quelque chose dont je voulais faire partie. Avec l'enthousiasme d'un récent converti, je décidai que le but de ma vie serait de devenir chimiste. Peu importait que je ne connusse que relativement peu de choses en matière de sciences, ce premier amour semblait me promettre un changement de vie.

Mes rencontres avec la biologie me laissèrent, en revanche, complètement froid. Tels que je les jaugeais du haut de mon esprit adolescent, les principes fondamentaux de la biologie semblaient avoir davantage trait à l'apprentissage par cœur de faits bêtifiants qu'à l'élucidation de principes. Je n'étais vraiment pas intéressé par le fait d'apprendre par cœur chaque membre de l'écrevisse, ni par celui de tenter de comprendre la différence existant entre un phylum, une classe et un ordre. L'immense complexité de la vie me conduisit à conclure que la biologie était un peu comme la philosophie existentielle : elle n'avait tout simplement aucun sens. Pour mon esprit réductionniste en herbe, elle n'était tout bonnement pas assez logique pour me séduire. Obtenant mon baccalauréat à l'âge de seize ans, je continuai mon cursus estudiantin à l'université de Virginie, déterminé à me spécialiser en chimie et à poursuivre une carrière scientifique. Comme tout bizut, je trouvais ce nouvel environnement vivifiant, avec ses nombreuses idées rebondissant sur les murs de la salle de classe et dans les dortoirs, une fois le soir venu. Certaines de ces questions tournaient invariablement autour de l'existence de Dieu. J'avais, entrant dans l'adolescence, expérimenté à quelques occasions la nostalgie que l'on ressent face à quelque chose d'extérieur à soi-même, qui, pour ma part, était souvent associée à la beauté de la nature ou à une expérience musicale particulièrement profonde. Mon sens de la spiritualité n'était toutefois que très peu développé et facilement remis en cause par un ou deux des athées agressifs que l'on retrouve dans presque tous

les dortoirs universitaires. Quelques mois d'études universitaires me suffirent pour être convaincu du fait que, bien que diverses traditions artistiques et culturelles intéressantes aient pu tirer leur inspiration de nombreuses fois religieuses, ces dernières ne possédaient cependant pas de vérité fondamentale.

Bien que je n'en connusse pas le terme à l'époque, je devins agnostique – mot inventé par T. H. Huxley, scientifique du XIX^e siècle, visant à exprimer le fait qu'une personne ne sait tout simplement pas si Dieu existe. On peut distinguer toutes sortes d'agnostiques ; certains arrivent à cette position après avoir intensément analysé les témoignages et preuves en la matière, d'autres – nombreux – la considèrent tout simplement comme une position confortable, leur permettant d'éviter d'avoir à considérer les arguments potentiellement embarrassants de part et d'autre. Je faisais définitivement partie de cette dernière catégorie. En affirmant « je ne sais pas », je n'étais en fait pas loin de penser « je ne veux pas savoir ». En tant que jeune homme grandissant dans un monde rempli de tentations, il m'était commode d'ignorer la nécessité d'être responsable devant toute autorité spirituelle supérieure. Je pratiquais un modèle de pensée et de comportement que l'écrivain et savant C. S. Lewis taxait de « cécité volontaire ».

Après l'obtention de mon diplôme, je poursuivis mon cursus en m'inscrivant en doctorat de chimie médicale à Yale, talonnant l'élégance mathématique qui m'avait tout d'abord attiré vers cette branche de la science. Ma vie intellectuelle se retrouva immergée dans la mécanique quantique et dans les équations différentielles de deuxième ordre, mes héros devenant alors les géants de la physique – Albert Einstein, Niels Bohr, Werner Heisenberg et Paul Dirac. Je fus progressivement convaincu du fait que les équations et les principes de la physique pouvaient expliquer tout ce qui se trouvait dans l'Univers. La lecture de la biographie d'Albert Einstein, et la découverte du fait que, malgré la forte position sioniste qu'il défendit après la Seconde Guerre mondiale, il ne croyait pas en Yahvé, le Dieu du peuple juif, ne fit que renforcer ma propre conclusion selon laquelle aucun scientifique rationnel ne

pouvait sérieusement envisager la possibilité de Dieu sans commettre une sorte de suicide intellectuel.

Et c'est ainsi que je suis doucement passé de l'agnosticisme à l'athéisme. Contester les croyances spirituelles de toute personne les mentionnant en ma présence m'était chose particulièrement aisée, et je ne manquais jamais de rabaisser les perspectives énoncées en les taxant de sentimentalisme et de superstition désuète.

Deux ans après avoir débuté ces études devant me conduire à l'obtention de mon doctorat, mon plan de vie minutieusement structuré commença à tomber en lambeaux. Malgré le plaisir quotidien que j'éprouvais à poursuivre mon mémoire sur la mécanique quantique, je me mis à douter du bien-fondé de mon choix et à m'interroger à propos de la meilleure des voies à suivre. Il me semblait en effet que la plupart des avancées majeures de la théorie quantique avaient eu lieu cinquante ans auparavant, et que j'étais susceptible de passer la plus grande partie de ma carrière à mettre en pratique des simplifications et approximations leur étant subséquentes, uniquement dans le but de rendre certaines équations insolubles – bien qu'élégantes – juste un petit peu plus solubles. Plus concrètement, il me semblait que ce chemin me conduirait inexorablement à une vie de professorat, donnant une série interminable de cours sur la thermodynamique et la mécanique statistique, exposés, classe après classe, à des étudiants potentiellement ennuyés ou terrifiés par ces sujets.

Environ à la même époque, faisant un effort pour élargir mon horizon, je m'inscrivis à un cours de biochimie, étudiant finalement les sciences de la vie que j'avais si soigneusement évitées par le passé. Le cours était tout simplement stupéfiant. Les principes de l'ADN, de l'ARN et des protéines, qui ne m'avaient jamais été évidents, étaient énoncés dans toute leur gloire numérique substantielle. La révélation du code génétique m'a permis de saisir l'idée selon laquelle il était possible de comprendre la biologie via l'application de principes intellectuels rigoureux – chose que je pensais jusqu'alors impossible. Avec l'avènement de nouvelles méthodes permettant d'épisser à volonté différents fragments d'ADN (ADN recombinant), la possibilité d'appliquer la somme de toutes ces connaissances au profit de la santé de l'être humain semblait

bien réelle. J'étais stupéfait. La biologie avait, après tout, une élégance mathématique. La vie avait un sens.

Presque au même moment – je n'avais alors que vingt-deux ans, bien que je fusse déjà marié et père d'une petite fille brillante et curieuse –, je devins de plus en plus sociable. Il m'était souvent arrivé, étant jeune, de préférer rester seul. L'interaction humaine et le désir d'apporter quelque chose à l'humanité me semblaient désormais de plus en plus importants. Faisant la synthèse de toutes ces révélations soudaines, je me mis à remettre en question l'intégralité de mes choix antérieurs, y compris le fait de savoir si j'étais réellement taillé pour faire de la science ou si je ne devrais pas plutôt effectuer des recherches personnelles. Alors que j'étais sur le point d'achever mon doctorat, je me lançai dans un long examen de conscience qui me fit finalement prendre la décision de soumettre une demande d'admission à l'école de médecine. Je tentai alors, en rédigant un discours aussi peaufiné que possible, de convaincre les commissions d'admission du fait que cette tournure des événements était en fait un chemin naturel à la formation de l'un des futurs médecins de notre pays. Après tout, n'étais-je pas le type qui avait détesté la biologie en raison du fait qu'elle nécessitait de mémoriser les choses ? Quel autre domaine d'étude pourrait requérir davantage de mémorisation que la médecine ? Une chose était néanmoins désormais différente : il s'agissait de l'humanité et non d'écrevisses ; et les détails étaient sous-tendus par des principes ; et cela pourrait, *in fine*, faire la différence pour les vies de personnes réelles.

Je fus admis à l'université de Caroline du Nord. En quelques semaines, je sus que l'école de médecine était le lieu tout indiqué pour moi. J'adorais non seulement la stimulation intellectuelle qui y régnait mais également les enjeux éthiques de la discipline, son élément humain et l'incroyable complexité du corps humain. Durant le mois de décembre de ma première année de médecine, je découvris une façon de combiner mon nouvel amour de la médecine avec mon ancien amour des mathématiques. Un pédiatre austère et assez inaccessible, qui prodiguait aux étudiants de première année le nombre impressionnant de six heures de cours de génétique médicale, me montra en effet à ce moment-là une esquisse de mon avenir. Il avait demandé à certains de ses patients atteints

de différentes maladies de l'accompagner en classe ; les maladies allaient de l'anémie à hématies falciforme, à la galactosémie (une intolérance, souvent mortelle, aux produits laitiers), en passant par le syndrome de Down. Toutes ces maladies sont causées par des erreurs se produisant dans le génome, dont parfois la modification d'une unique lettre peut être responsable.

Je fus frappé par l'élégance du code de l'ADN humain et par les conséquences multiples générées par ces rares moments de négligence dont son mécanisme de copie faisait preuve. Bien que la possibilité de pouvoir réellement faire quelque chose pour aider un très grand nombre de personnes touchées par ces maladies génétiques semblait, à l'époque, encore lointaine, je fus immédiatement attiré par cette discipline. Et bien qu'à ce moment-là pas la moindre ombre de possibilité de quoi que ce soit d'aussi grandiose et ayant des conséquences aussi importantes que le Projet Génome humain n'eût effleuré le plus petit esprit humain, le chemin que j'entrepris en décembre 1973 se révéla, par hasard, mener directement à l'une des entreprises les plus remarquables de l'humanité.

Ce chemin m'a également conduit, alors que j'étais en troisième année de médecine, à connaître des expériences intenses en matière de prise en charge des patients. En tant que médecins en cours de formation, les étudiants en médecine sont amenés à développer des relations des plus intimes avec des personnes qui leur étaient encore totalement inconnues avant qu'elles ne tombent malades. Les tabous culturels tendant normalement à empêcher tout échange d'informations extrêmement privées s'écroulent dès que s'établit, au cours d'une consultation, un contact physique, proximité conférant inévitablement une certaine intimité à la relation s'installant entre un médecin et ses patients. Tout cela fait partie du contrat, ô combien ancien et vénéré, prévalant entre le malade et le guérisseur. Je trouvais ces relations avec les patients malades et mourants presque accablantes, et je luttais pour maintenir une distance professionnelle et limiter l'implication émotionnelle comme beaucoup de mes professeurs le préconisaient.

Ce qui m'a profondément frappé à propos des conversations de chevet que j'entretenais avec ces bonnes gens de Caroline du Nord était l'aspect spirituel de ce que nombre d'entre eux traversaient. J'ai pu observer que la foi leur octroyait le grand

réconfort du salut final, que ce soit dans ce monde ou dans celui lui succédant, et ce malgré les terribles souffrances que, dans la plupart des cas, ils n'avaient pas cherché à provoquer. Si la foi est une béquille psychologique, en ai-je conclu, elle doit en être une très puissante. S'il ne s'agissait de rien de plus qu'un vernis de la tradition culturelle, pourquoi ces personnes ne montraient-elles pas leurs poings à Dieu et n'exigeaient-elles pas que leurs amis et leurs familles arrêtent d'évoquer un pouvoir surnaturel aimant et bienfaisant ?

Néanmoins, un moment me fut plus délicat à vivre que tous les autres : une femme âgée, qui souffrait au quotidien d'une grave angine de poitrine malheureusement incurable, me demanda en quoi je croyais. Il s'agissait d'une question on ne peut plus légitime. Nous avions en effet abordé à plusieurs occasions diverses questions importantes ayant trait à la vie et à la mort, discussions au cours desquelles elle m'avait fait part de sa propre forte foi chrétienne. Je sentis mon visage rougir alors que je bégayais « je ne suis pas vraiment sûr ». La surprise qu'elle manifesta face à mon aveu mit en évidence une situation extrêmement difficile que j'avais tenté d'éviter durant la quasi-totalité de mes vingt-six années : je n'avais jamais sérieusement examiné les preuves plaidant en faveur aussi bien qu'en défaveur de la croyance.

Cet échange m'a hanté pendant plusieurs jours. Ne me considérais-je pas comme un scientifique ? Un scientifique tire-t-il des conclusions sans tenir compte des données ? Saurait-il y avoir une question plus importante dans toute l'existence humaine que « Existe-t-il un Dieu ? ». Et pourtant, voilà où j'en étais, combinant une sorte de cécité volontaire à quelque chose ne pouvant être correctement décrit que comme de l'arrogance, ayant évité tout examen sérieux relatif au fait que Dieu puisse être une possibilité réelle. Soudain, tous mes arguments semblaient très minces, et j'avais la sensation que la glace se trouvant sous mes pieds se fissurait.

Cette prise de conscience fut une expérience on ne peut plus terrifiante. En effet, si je ne pouvais plus compter sur la solidité de ma position d'athée, devais-je prendre mes responsabilités pour des actions que je préférerais ne pas avoir à considérer ? Avais-je des comptes à rendre à quelqu'un d'autre que moi-même ? La question était désormais trop pressante : je ne pouvais plus l'esquiver.

J'étais, au départ, convaincu du fait qu'une investigation complète des bases rationnelles de la foi démentirait le bien-fondé de la croyance et réaffirmerait mon athéisme. J'étais néanmoins déterminé à considérer les faits, quel qu'en fusse le résultat. C'est ainsi que débuta ma prospection déroutante à travers les grandes religions du monde. Nombre des informations consignées dans les guides d'étude de différentes religions (je trouvais la lecture des textes sacrés trop difficile) me laissèrent déconfit, et je ne trouvai que peu de raisons de me sentir attiré par l'une ou l'autre de ces nombreuses possibilités. Je doutais en effet du fait que la croyance spirituelle sous-tendant l'une ou l'autre de ces fois recèle la moindre base rationnelle. Ces incertitudes n'étaient toutefois pas vouées à durer. Je fis rapidement la démarche de rendre visite à un pasteur méthodiste vivant au bout de ma rue afin de m'entretenir avec lui de l'éventuel sens logique de la foi. Il écouta patiemment mes divagations nébuleuses (et probablement blasphématoires), puis prit un petit livre sur son étagère et me le tendit en me suggérant de le lire.

Le livre en question était *Mere Christianity* (*Les Fondements du christianisme*) de C. S. Lewis. En tournant les pages de l'ouvrage les jours suivants, alors que je bataillais pour absorber l'ampleur et la profondeur des arguments intellectuels exposés par ce légendaire savant d'Oxford, je me rendis compte que tout ce que j'avais échafaudé pour discréditer la plausibilité de la foi était digne d'un écolier. Il me devint évident que, pour être à même de considérer la plus importante de toutes les questions humaines, je me devais de commencer par faire table rase. Lewis semblait connaître toutes mes objections, parfois même avant que je ne les aie parfaitement formulées. Il les abordait invariablement en une ou deux pages. Lorsque j'appris par la suite que Lewis avait lui-même été athée, et qu'il avait pareillement tenté de réfuter la foi sur la base d'arguments logiques, je compris à quel point il était naturel qu'il soit si perspicace à propos de mon propre chemin. Cela avait également été le sien.

L'argument qui retint le plus mon attention, et qui ébranla le plus les idées que j'avais conçues à propos de la science et de l'esprit, et ce, jusqu'à leur fondement, se trouvait précisément dans le titre du livre I : *Le Bien et le Mal, des indices du sens de l'Univers*. Bien que la « loi morale » que Lewis décrit